

Né à Liège en 1956, Jean Claude Bologne vit à Paris depuis 1982. Il est licencié et agrégé en philologie romane à l'Université de Liège et enseigne l'icologie médiévale à l'ICART (Paris) depuis 1994. En littérature, il participe aux activités de la nouvelle Fiction et du groupe Shangai.



Du même auteur :

La faute des femmes

roman, Les Éperonniers 1989 ; rééd. coll. Passé/Présent 1999, Prix Victor-Rossel 1989

Le Troisième Testament

roman, Les Éperonniers, 1990

Le dit des béguines

roman, Plon, 1993

Le mysticisme athée

essai, Le Rocher, 1995

Le secret de la sibylle

roman, Le Rocher, 1996

Les sept vies de maître Eckhart

biographie, Le Rocher, 1997

Le chanteur d'âme

nouvelle, Le Rocher, 1997

Histoire du sentiment amoureux

Flammarion, 1998

Le frère à la bague

roman, Le Rocher, 1999

Voyage autour de ma langue

Les Belles Lettres, 2001

Requiem pour un ange tombé du nid

roman, Fayard, 2001

Le Testament de sable

nouvelle, Le Rocher, 2001

L'arpenteur de mémoire

roman, Fayard, 2002



La bonne conscience

Jean Claude Bologne





La bonne conscience

Jean-Claude Bologne

J en suis sûr aujourd'hui : toi-même tu ne savais pas ce qui t'arrivait. Après coup, on interprète différemment les événements, on trouve des signes précurseurs, on relie entre eux les moindres incidents. Mais le jour où ton corps s'est tendu comme un arc, où ta bouche s'est à peine entrouverte pour chercher le souffle qui te manquait, c'est de la surprise, plus que de la douleur, que j'ai lue dans tes yeux.

Tes yeux : le dernier pont, déjà, entre nos deux mondes. Depuis l'accident, eux seuls sont restés vivants, eux seuls parlent encore ; à moi, ton mari, d'y lire la prière ou la tendresse, les caresses qu'ont perdues tes mains, les mots d'amour interdits à tes lèvres. Jour après jour, j'ai appris à déchiffrer l'alphabet de ton regard, avec ses mille nuances de joie, de chagrin ou de souffrance.

Mais aujourd'hui, ce halètement insolite, ce sifflement qui tente de respirer, ces yeux qui peu à peu se vident de leur confiance et commencent à regarder en eux-mêmes... Je ne comprends plus tes appels, Berthe. Ton nom murmuré, mes mains étreignant les tiennes, mes yeux fouillant le voile de tes pupilles : rien ne semble vouloir te rappeler à moi. La vie a glissé de ton regard à ce gargouillis que tu arraches à ta gorge.

En moi, je sens à mon tour quelque chose se taire.

Le docteur arriva en début d'après-midi, parla d'asthme, incrimina l'air confiné de la chambre et prescrivit des injections. Tout cela était rassurant. Il suffisait d'ouvrir les fenêtres pour guérir Berthe — ou du moins, pour que la vie reprenne son immobilité coutumière. Quant aux piqûres, c'était la réponse miracle de ses livres. J'avais appris à les faire ; la peau encore souple et déjà morte s'offrait docilement à la seringue ; je la perçais avec la calme indifférence d'un devoir conjugal. Corps offert, insen-



sible, gestes dépassionnés qui pourtant ne manquaient pas de tendresse. C'était déjà notre quotidien.

Les crises s'espacèrent, finirent par disparaître, cependant que sa poitrine s'étoilait de plaques rouges qui laissaient le médecin perplexe. Elles couraient comme un eczéma tout autour du cou, en petits points réguliers qui s'enfilaient comme des rangs de perles. L'une après l'autre, elles rougissaient la peau et fondaient jusqu'à éclater en un bleu violacé qui s'estompait progressivement. Le jour où elles devinrent trop importantes, j'omis, comme par mégarde, d'apporter à Berthe le miroir où chaque matin elle vérifiait qu'elle était toujours belle. Ses yeux ne protestèrent pas. Ils étaient déjà devenus muets.

Les pommades vinrent à bout de l'allergie, mais laissèrent une peau fripée, vieillie de vingt ans. Nous luttions sans savoir contre quoi — contre un mal qui la rongeaient de l'intérieur et sur lequel elle avait refermé les yeux. Elle semblait avoir oublié le miroir, puisque j'oubliais de le lui tendre. Qu'aurait-elle pu y voir ? Le médecin approuvait d'ailleurs mon initiative. Il n'excluait pas des causes psychologiques aux réactions cutanées. Que pouvions-nous savoir de ce qui traversait encore ce cerveau livré à lui-même ?

Devant le mutisme obstiné du regard et des mains, nous ne pouvions interroger que la peau. Combien, pour la main attentive, une peau peut soudain se révéler loquace ! Son grain, devenu familier, se mettait à son tour à lancer ces appels de détresse qui brûlaient jadis le regard de ma femme. Elle souffrait. Mais son mal n'était pas physique. C'était une rébellion profonde dont je ne percevais pas la nature. Pour me rassurer, ou parce que le médecin ne pouvait voir au-delà des apparences, je me laissai convaincre d'une irritation passagère de la peau. Peut-être la fraîcheur d'une écharpe de soie la calmerait-elle ? Du moins, cela cacheraient les rides qui défiguraient ma pauvre femme. Je la lui nouai et lui présentai le miroir, comme un remords. Aucun sourire au coin de l'œil. Se vit-elle ?



Une semaine s'était écoulée. Je n'avais pas quitté le chevet de la malade, et je commençais à en être gêné. Non pour mes affaires, qui pouvaient se régler en quelques coups de téléphone et quelques signatures. Nous vivions, depuis l'accident dont Berthe avait échappé infirme, de l'héritage de son père, mort sur le coup dans la même collision. Les rentes que me — nous — procuraient des placements avisés — après tout, j'avais été le conseiller financier de mon beau-père — m'épargnaient le travail en nous assurant un train de vie aisé. Je pouvais me consacrer tout entier à ma chère Berthe. Une infirmière me secondait pour les interventions plus délicates, mais j'avais renvoyé la garde-malade sur un regard de ma femme.

Sans doute, quelques cousins dont le moindre tort était d'être éloignés trouvèrent-ils à redire. Nous laissions dire et redire : l'enquête avait abouti à un non-lieu, le testament de mon beau-père était inattaquable et je lisais dans les yeux de Berthe un soutien inconditionnel. Que nous importait, après tout, de dilapider cette fortune patiemment édifiée par des générations de Lavignac, maintenant que nous étions sûrs de ne laisser aucun héritier ?

Car le malheur nous avait frappés très vite, au retour d'une lune de miel idyllique, malgré l'ombre du beau-père qui, Dieu sait pourquoi, avait tenu à nous chaperonner. Le destin avait voulu que notre amour restât intact sans que nos corps fussent en état de se le prouver. Et l'amour traversait les yeux avec la force de l'évidence.

Maintenant seulement, je sais combien l'accident a renforcé entre nous ce lien qui me rend aussi tributaire de ma femme que son corps mort l'est de moi. Ce lien qui l'a retenue à la vie et l'a empêchée, quand elle s'est réveillée dans cette carcasse étrangère qui ne lui obéissait plus, de s'abandonner au piège du néant.

Quant à moi, je n'ai guère eu de mal à m'habituer à cette vie cloîtrée, auprès d'une infirme, certes, mais dans une communion que je n'avais jamais connue



